

UCLA

Paroles gelées

Title

La collaboration à distance : Entretien avec Alain Mabanckou

Permalink

<https://escholarship.org/uc/item/5t22z90r>

Journal

Paroles gelées, 25(1)

ISSN

1094-7264

Author

Bumatay, Michelle

Publication Date

2009

DOI

10.5070/PG7251003191

Peer reviewed

Michelle Bumatay

University of California, Los Angeles

Introduction

J'ai l'honneur de travailler sous la direction d'Alain Mabanckou depuis qu'il occupe son poste de Professeur en Études françaises et francophones et en Littérature comparée à l'Université de Californie, Los Angeles (UCLA). En enseignant les textes des écrivains noirs de l'Afrique, de la Diaspora et des États-Unis, Mabanckou transmet à ses étudiants sa passion pour les écrits de ses propres mentors, tels qu'Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor.

Alain Mabanckou entretient un double rapport au dialogue dans sa pratique littéraire, aussi, à travers l'intertextualité qui relie ses écrits à ceux des générations précédentes, ainsi que ses amitiés avec de nombreux auteurs contemporains. Le 16 mars 2007, *Le Monde* publie « Pour une 'littérature-monde' en français » signé par Alain Mabanckou et par quarante-trois autres écrivains célèbres. Le « Manifeste des 44 » a pour but de mettre fin à l'utilisation du terme problématique « francophone », lequel persiste à diviser en deux groupes les écrivains ayant le français en partage : ceux qui sont considérés comme « français » et ceux qui ne le sont pas. Plus tard en 2007, lors du 25^e anniversaire de la mort de James Baldwin, Alain Mabanckou sortira sa *Lettre à Jimmy*, dont la forme épistolaire lui permet de dialoguer avec son aîné à travers le temps et l'espace : de l'Afrique subsaharienne

aux États-Unis, en passant par la France, le lecteur voyage dans l'imaginaire de l'outre-tombe pour écouter ces deux hommes s'entretenir sur les questions fondamentales de leur époque.

Aussi l'auteur a-t-il su mêler sa voix à celles d'autrui tout en apportant une contribution singulière à la littérature d'aujourd'hui. Dans l'esprit du dialogue à distance devenu typique de notre monde globalisé, et de l'œuvre d'Alain Mabanckou en particulier, il semble donc approprié que cet entretien ait lieu à travers l'Internet.

Entretien avec Alain Mabanckou

Bumatay : Je voudrais commencer par discuter *Lettre à Jimmy*. Qu'est-ce qui vous a inspiré à choisir la forme épistolaire ?

Mabanckou : La forme épistolaire me paraissait plus proche de la confiance avec le lecteur. C'est le moyen qui permet de s'adresser directement au lecteur – et donc de l'emmener peu à peu dans l'univers de l'écrivain Baldwin. Je voulais aussi dialoguer, me poser des questions qui étaient dans mon esprit depuis la lecture des œuvres de Baldwin.

Bumatay : Dans *Mémoires de porc-épic*, vous renouvez à la fois les traditions de la fable et du roman. De façon parallèle, dans *Lettre à Jimmy*, vous retravaillez l'essai biographique en faisant appel à l'épistolaire. Quels sont les avantages et les défis de cette hybridation des genres ?

Mabanckou : Cette « hybridation » montre tout simplement la fusion des genres. Les genres littéraires n'ont pas de

frontières – ce qui compte c'est la manière avec laquelle l'écrivain traite la parole. Un essai ne doit pas forcément être un texte illisible, cantonné dans un genre réservé aux initiés. Un grand texte comme *La prochaine fois, le feu* de James Baldwin mélange les genres : réflexion sur l'Amérique et correspondance adressée à un neveu. Et cette correspondance de Baldwin contient les grands thèmes de l'émancipation des droits civiques aux États-Unis, mais aussi de la libération mentale de l'homme noir. J'utilise la fable dans *Mémoires de porc-épic* parce que je sais que la parodie, le détournement sous la forme de l'amusement peuvent mieux atteindre le lecteur qu'un roman trop démonstratif et sans effronterie littéraire.

Bumatay : Les citations intertextuelles se multiplient dans cet ouvrage. Diriez-vous que le destinataire du texte a participé à son élaboration ?

Mabanckou : Mes romans sont des portes que je propose aux lecteurs d'ouvrir. Je joue beaucoup avec les livres de la littérature mondiale. Les lecteurs qui rencontrent ces intertextualités se retrouvent et ont l'impression de participer à l'élaboration du roman.

Bumatay : Votre façon de vous adresser à James Baldwin en l'appelant « Jimmy » suggère des rapports familiers entre vous deux. Comment décririez-vous la relation entre vos écritures ? Baldwin est-il votre « ami », « complice » ou « mentor » grâce à ses apports à votre réflexion littéraire ?

Mabanckou : Je pense qu'il est tout cela. Quand on admire un écrivain il devient votre frère, votre ami, votre complice et, au-delà, votre mentor. James Baldwin est fascinant aussi bien

dans son écriture que dans sa vie. Je me reconnais dans sa misère de Harlem, dans le fait aussi que, comme moi, il n'a pas connu son père et devait prendre soin de sa famille. Et puis, un peu d'humour : Baldwin ressemble beaucoup à mon oncle, avec ses rides et ses yeux à fleur de tête.

Bumatay : La lecture représente-elle pour vous une forme de « collaboration » ? Ou, puisque ce mot est chargé de connotations négatives en français, se base-t-elle sur une « complicité » particulière ? Qui sont pour vous les lecteurs de *Lettre à Jimmy* ?

Mabanckou : La lecture est une fusion, une façon de réunir les esprits – et donc de former une chaîne. Les lecteurs de Baldwin viennent à lui parce qu'ils sont épris de liberté, d'indépendance et de fraternité. Mais il y a aussi ceux qui viennent à lui parce qu'il symbolise une période turbulente de l'histoire des Etats-Unis – voire de la rencontre du Blanc et du Noir, du Dominant et de la minorité. Et il ne faut pas négliger ceux qui viennent vers un auteur par curiosité intellectuelle – ceux-là deviennent alors les admirateurs les plus enthousiastes. C'est à cet instant que se crée la complicité, et donc la « collaboration ».

Bumatay : *Lettre à Jimmy* rend également hommage à de nombreux écrivains du monde noir du vingtième siècle. Comment situez-vous les objectifs du « Manifeste des 44 » par rapport aux préoccupations de ces auteurs des générations précédentes ?

Mabanckou : La question aujourd'hui est de savoir comment les lettres d'expression française peuvent entrer dans l'émulation de la littérature mondiale. Les générations

d'auteurs africains d'avant étaient préoccupées par la définition de l'homme noir et la valorisation de sa culture aux yeux de l'occident. Or la définition de la culture dépasse le cadre du continent dans la mesure où les rencontres, les échanges se multiplient. La notion de race est une invention qui ne tient pas. La littérature est une question d'univers – et cet univers est aussi varié que la géographie de cette terre. Nous sommes dans l'ère du Chaos, pour reprendre la formule de Glissant. Et de ce chaos nous voulons réinventer une autre forme de regard, un regard porté sur le monde et moins obsédé par la notion de couleur. Enfin, le « Manifeste pour la littérature-monde » que nous avons signé revendique l'autonomie du texte français et refuse le tutorat de la littérature française sur le reste des œuvres écrites en français par des auteurs venus d'ailleurs.

Bumatay : Pourrait-on parler d'un véritable « travail de collaboration » autour du « Manifeste des 44 » ? Quelle était la nature de votre participation au développement du projet ? Avez-vous contribué à sa conception ou à sa rédaction ?

Mabanckou : C'est une vraie collaboration – dans le sens d'une réflexion collective et contradictoire. La collaboration en littérature ne doit pas être un rassemblement de textes qu'on fait paraître. C'est le lieu de la discussion, de la contradiction. En ce qui me concerne j'ai lancé le débat en 2006 en publiant dans *Le Monde* un texte qui critiquait la Francophonie – beaucoup de Français croit qu'elle est une Institution pour les anciens territoires français, et du coup on a tendance à ne pas inclure la France ou simplement à prendre ce pays comme le chef de cette institution. J'ai décortiqué les ambiguïtés et j'ai démontré dans quelle mesure la francophonie littéraire devrait s'élever au-dessus des

décisions politiques. Ce débat a rencontré d'autres auteurs qui partageaient cette opinion. Michel Le Bris et Jean Rouaud réfléchissaient depuis sur la place du texte français dans le monde. Le Festival Étonnants-Voyageurs de Saint-Malo nous avait offert un espace de débat. Et nous avons lancé les choses ensemble avec la parution d'un livre chez Gallimard (*Pour une littérature-monde*). 44 auteurs ont contribué – avec des analyses variées. Le débat continue...

Bumatay : Depuis sa publication il y a plus d'un an, le Manifeste a suscité de vifs débats auxquels vous avez participé. Où en est-on aujourd'hui ? Comment voyez-vous l'avenir de la « littérature-monde en français » ?

Mabanckou : Le regard sur le texte francophone change. Un des signataires de ce Manifeste a reçu le Prix Nobel de littérature 2008, Le Clézio. Des conférences se font dans le monde entier (en Floride, en France, en Afrique) et nous espérons bientôt à Los Angeles. On ne traite plus le texte francophone dans la marginalité. Il s'agit de comprendre que ce n'est pas seulement la France qui écrit en Français. Le monde en a assez d'une certaine littérature façonnée depuis les rives de la Seine. C'est la leçon de ce Manifeste. Le mouvement continue à susciter les débats. Et c'est ce que nous souhaitons.

Bumatay : *Pour une littérature-monde en français*, l'ouvrage publié chez Gallimard, demeure-t-il fidèle, à votre avis, à l'esprit de solidarité qui a animé le Festival des Étonnants Voyageurs ?

Mabanckou : Nous voulions un livre ouvert à tout le monde et non une espèce de corporation d'auteurs d'Étonnants

Voyageurs. Nous sommes solidaires dans la contradiction et dans l'idée que nous nous faisons de la littérature en français. Cet ouvrage offre donc une vision d'ensemble et permet d'aller encore plus loin, vers une littérature débarrassée du sceau des nations. C'est cette idée qui fonde notre solidarité.

Bumatay : Vous contribuez souvent à des recueils de nouvelles collectifs, comme, par exemple, *Nouvelles voix d'Afrique* (2002) et *Dernières nouvelles du colonialisme* (2006). Sachant que vous avez à votre disposition toutes les ressources de publication possibles, quelles sont les raisons pour lesquelles vous continuez à choisir ce genre d'édition commune ?

Mabanckou : Un ouvrage collectif est une confrontation d'univers. J'aime m'opposer tout en admirant les points de vue des autres. Si j'accepte le plus souvent ces œuvres collectives c'est parce que je suis persuadé que le lecteur bénéficiera d'une vision variée et aura une idée sur les idées en cours.

Bumatay : En tant qu'écrivain connu à travers le monde entier, vous menez une vie « nomade » en transit entre plusieurs grandes métropoles. Votre blog permet de tenir vos lecteurs au courant de vos déplacements et de vos activités en ligne. L'Internet représente pour vous quel type d'espace ? Est-il un espace de création ou d'interactivité collaborative ?

Mabanckou : Le Blog ressemble à un journal de nomade. Cet espace je le conçois comme un lieu de discussion. C'est pour cela qu'on l'a baptisé « le Village ». L'Internet permet ainsi de matérialiser le développement des échanges et l'effacement des frontières. Le monde est en fait à un seul clic de chez soi.

Les échanges entre intervenants créent alors l'interactivité collaborative. C'est sans doute le lieu le plus direct de la collaboration.

Bumatay : Votre blog comprend une rubrique « Complicités littéraires » qui souligne l'importance de votre réseau d'attaches parmi les intellectuels de nos jours. Si vous deviez réaliser un ouvrage en collaboration avec l'un de vos contemporains, qui est-ce que vous choisiriez comme « complice » ? Pourquoi ?

Mabanckou : Mon complice sera l'écrivain que j'admire le plus : Dany Laferrière. Et d'ailleurs nous songeons depuis un moment d'écrire un livre ensemble.

Bumatay : Je voudrais vous remercier de votre participation. Il me semble que, selon vos réponses, l'acte d'écrire est toujours un acte collaboratif car lorsqu'on écrit, on entre dans des discussions et, parfois, on ouvre des discussions. Je tiens à continuer ce dialogue et à voir ce qui va se produire à travers vos projets.